

numéro 6

juin 1995

[a r k h a i]
Αρχαί

Jacques CAYENNE

Le dernier rêve de Ch.



*Felix qui subjecit
pedibus strepitum
Acherontis avari !*
VIRGILE

*Ces souvenirs se dérobent déjà à ma
mémoire, comme dans son impalpable
envol la vie s'échappe du mourant.*

Il marche dans la nuit, entre les arbres. Les hautes colonnes noires des troncs découpent un ciel plus noir encore. Le froid et l'humidité lacèrent ses poumons comme les dagues de la mort. Il longe une rive ; à sa droite, le miroir éteint de l'eau ne brille d'aucun reflet. Est-ce un fleuve, un lac ? ou autre chose encore ? Dans l'obscurité, l'eau et le ciel se sont unis. Il n'y a pas de ligne d'horizon sur cette encre profonde, et sans doute il n'y a pas de rive en face.

Il avance, et les arbres immenses viennent à sa rencontre et l'entourent. Mais un tronc plus large et plus haut que les autres réapparaît sans cesse dans le bal muet de la forêt ; il reconnaît entre mille cette forme massive et cette écorce familière : il l'a rencontrée si souvent déjà sur son chemin pourtant jamais dévié.

Il aperçoit alors à quelques pas de lui une faible silhouette humaine qui chancelle à l'extrême bord du sol de la forêt, manquant à chaque instant de basculer dans l'abîme liquide. Il se précipite pour la soutenir en la saisissant sous les bras. C'est une fille qu'il a peut-être connue naguère ; et peut-être reconnaît-il ce visage livide visité par la folie, ces tempes presque transparentes et ce corps qui voulait se défaire dans la nuit comme une haleine hivernale.

Il la conduit le long de la rive et poursuit ainsi son obscur chemin. Mais déjà il est tenté de se débarrasser de sa spectrale compagne en la précipitant dans le fluide qui l'attirait. Et comme il formule cette pensée, il voit le tronc hiératique apparaître sur l'eau, flottant sans vagues et solitaire comme une barque vide. Il comprend alors pourquoi sa poitrine le fait tant souffrir.

Pilonné par le soleil, il fuit sur la route rectiligne qui traverse le désert des pierres blanches. Il fuit sa maison natale, il fuit le père et la mère. Toute la journée, il s'enfonce plus avant dans le désert ; le soir venu, il atteint l'« auberge » ; l'auberge : c'est une chambre vide et toute blanche posée sur le néant avec le même naturel que si elle faisait partie d'une maison. Quelques cloisons et une porte s'ouvrant sur le désert.

Tard dans la nuit, le père le rejoint. Et au matin ils reprendront la fuite ensemble.

Avant de quitter la chambre, le père noue une cravate affreuse et bariolée. Lui aussi en cherche une qui lui convienne. Mais chaque fois qu'il se décide pour un motif, celui-ci s'affuble soudain de couleurs éclatantes et ridicules. Il se met finalement en route sans cravate.

Au plus chaud de la journée, un grondement profond et grandissant surprend les deux fuyards ; ils constatent avec effroi qu'un lourd véhicule s'est lancé à leur poursuite sur la droite route. Ils se cachent précipitamment parmi les pierres blanches, les plâtras et les débris de stuc. Alors, dans un haut nuage de poussière, passe le vieux camion pétarardant qui les poursuivait. C'est un de ces modèles bruyants et démodés que l'on rencontre parfois encore en Afrique. Lorsque la poussière est retombée, ils se remettent en marche.

Le désert est loin derrière.

Au crépuscule, toujours accompagné du père, il arrive au bord de l'eau. A présent, on distingue la rive en face ; car c'est un fleuve. Ils montent sur l'unique pont, une antique charpente de bois grossier. Les vieilles planches sont couvertes de givre. Il n'a jamais autant souffert de la poitrine. Lorsqu'ils atteignent le milieu du pont, le père, ayant

avec quelque peine arraché une solive, l'assomme d'une couple de coups sur le front. Le bois lourd fait éclater son crâne comme une pastèque, et toute cette figure d'halloween titube un instant contre la balustre avant de chuter dans l'eau calme et opaque.

Est-ce un fleuve, un lac ? ou autre chose encore ?